

Des Signes extérieurs de Dévotion

De mesme que la plupart des hommes sont plus mauvais qu'ils ne paroissent; de mesme ils sont meilleurs qu'on ne le croiroit, à en juger par toutes leurs actions. Car quoique la négligence des devoirs qui contrarient leurs passions, soit presque générale, cependant elle ne provient pas, comme quelques uns se l'imaginent, de manque de foy, d'aversion pour la religion, ou de faute de volonté d'estre bons; mais de l'insurmontable difficulté qu'ils rencontrent à résister à la nature et à surmonter leurs inclinations, de quoy j'ai parlé dans le chap^e précédent. Il y a peu de gens parmy nous qui ne soient convaincus que tous les jours ils font quelque chose de mal et offensent Dieu, et qui, quand ils ont le temps d'y penser sérieusement, n'en soient fachés.

Il n'y a point de chrétien, à l'exception de quelques scélérats décidés, qui ne vous avoüe, et ne croye réellement qu'il est redevable à Dieu non seulement de son existence, mais aussi de toutes les choses heureuses qui luy arrivent, et de tous les avantages dont il jouit dans cette vie. Plusieurs, quoique gens dérégés, en ont dans le cœur une réelle reconnoissance, toutes les fois qu'ils ont le loisir d'y réfléchir, et de plus sont souvent à la queste des moyens commodes de la témoigner; mais comme ils en trouvent rarement qui leur conviennent, ils se contentent d'espérer que quelque jour ils en rencontreront.

La plupart des gens croyent sincèrement qu'ils doivent obéir aux commandements de Dieu, et souvent se disent qu'ils seront punis pour l'avoir négligé. Mais alors, s'ils sont en santé, un Etat futur est regardé comme fort éloigné, et un chacune espère se repentir avant de mourir. D'ailleurs on ne fait pas toujours l'usage que l'on devroit, de l'assurance que l'Evangile donne aux hommes que Dieu est autant miséricordieux que juste. Une autre preuve [15 v°] que les hommes sont généralement persuadés de la vérité de l'Evangile, c'est que les devoirs et les sévérités de la religion chrétienne leur semblent si raisonnables qu'ils auroient en horreur quelqu'un qui leur precheroit une morale relachée. Et à peine y a t'il un yvrogne, un putassier, ou quelque infame maquerelle, qui, assistants [*sic*] au culte publique, ne fussent prests à jeter des pierres à un ministre qui leur diroit que leurs actions sont loüables, et que Dieu approuve la vie qu'ils mènent. Les plus grands pécheurs ont leurs accès de dévotion; et plusieurs d'entre eux non seulement trouveront mauvais une raillerie impie, ou qu'on tourne en ridicule les choses pour lesquelles ils ont une vénération religieuse, mais désireroient expier leurs crimes devant Dieu à quelque prix que ce fut, excepté de quitter leur passion favorite.

Les chrétiens donc ne sont pas mauvais par manque de foy ou de volonté d'estre bons, mais parce qu'ils ne sont pas capables de vaincre leurs appétits et de réprimer leurs passions; ou plustost, parce qu'ils n'ont pas assez de résolution pour y travailler et pour persévérer dans ce travail, tant qu'ils ne sont point aidés de la grace divine.

Tandis que cette incapacité d'un costé, leur fait envisager leur devoir réel comme une impossibilité; et que de l'autre costé, leur foy leur représente le risque qu'ils courent de la damnation éternelle, ils tachent de découvrir quelque équivalent qui puisse les délivrer de leurs craintes; de mesme que des écoliers paresseux qui font tout pour éviter le fouët, excepté leur tasche. Cela a été la source de toute la Bigoterie et Superstition

de Rome; de là sont dérivés toutes les pénitences ridicules, les prières pour les morts, les indulgences pour les vivants, les pouvoirs de tirer les âmes du Purgatoire, et tout ce qui a été imposé à l'ignorance et à la crédulité par la ruse et l'avarice d'une troupe d'ecclésiastiques entreprenants, qui en écartant pour de l'argent les terreurs des consciences abusées, ont joué le personnage d'indignes régents, quand ils reçoivent des présents de leurs écoliers, pour leur passer leur fainéantise et leurs fredaines.

[16 r°] Ceux d'entr'eux qui ont été le plus habiles, et ont fouillé le plus avant dans nostre nature, se sont toujours le moins empressés à inspirer un sentiment intérieur de religion, et à nous montrer notre devoir réel; mais ils ont remué ciel et terre pour augmenter nostre foy, et pour mettre en crédit les montres de dévotion extérieure. D'abord ils ont fait croire aux gens que toutes leurs négligences, tous leurs péchés et offenses ne venoient que de manque de foy; au lieu que croire trop, étoit un de leurs plus grands défauts. Après cela, toute la démonstration qu'ils exigeoient de leur foy, consistait dans des actes de dévotion extérieure; et ils proportionnoient toujours la sévérité de la discipline à la capacité et à l'humeur de leurs pénitents. Un bigot scrupuleux sera obligé d'expier avec cinquante coups de verges un péché, qu'un franc débauché expiera avec trois Pater noster ou une demy douzaine d'Ave Maria. Les Jésuites sont de tous les casuistes les plus faciles; aussi les confesseurs des princes et des personnes de la plus haute qualité qui ne veulent pas qu'on leur donne des pénitences incommodes, sont ils tous des Pères de cet ordre.

Par ce qui a été dit, j'ay taché de mettre à découvert la première cause du peu de soin que les chrétiens en général ont toujours pris de l'amendement de leur cœur, et du trop grand fond qu'ils ont fait en mesme temps sur les actes de dévotion extérieure. Mon affaire va estre présentement de démontrer que cette perversité de jugement subsistera encore parmy nous, mesme parmy ceux qui sont les plus grands ennemis de la superstition; et pour l'exécuter, j'en trouveray une preuve suffisante dans un seul acte de dévotion extérieure, que je prendray pour exemple.

Il est commandé aux chrétiens de s'assembler et de s'unir pour le culte divin; par conséquent aller à l'Eglise est un devoir nécessaire; mais il ne peut expier la négligence des autres devoirs également nécessaires, quand mesme il est rempli par un principe de piété et de dévotion; beaucoup moins quand c'est pour se conformer à la coutume, ou dans quelque mauvaise intention. Il y a nombre de personnes des deux sexes qui sont journallement [16 v°] embarrassées d'imaginer comment elles employeront leur temps. Quelques unes d'elles vont constamment aux prières du matin et de l'après midi. Elles font fort bien, on ne les en blâme point, mais pourquoy s'en feroient elles un mérite, quand elles sçavent dans leurs consciences, que si elles n'y alloient pas, elles ne sçauroient que faire et que devenir à ces heures là?

Ceux qui vont à l'Eglise comme il convient, y vont dans le dessein de réformer leur vie, et de devenir plus parfaits dans toutes les vertus chrétiennes. Autrement l'action en elle mesme est indifférente; et tout le bien que l'on peut faire à l'Eglise, dépend du motif qu'on a en y allant et du profit que l'on en tire. Celuy qui va à l'Eglise tous les jours depuis vingt ans, et persiste dans un train de vie déréglée, ou dans quelque péché habituel, n'est pas un meilleur chrétien que l'homme qui n'y va point du tout.

Quantité de jeunes gens des deux sexes se rendent assidument à l'Eglise, dont le but principal en y allant est d'étaler leur beaux habits, de satisfaire leur vanité, et peut estre d'exciter dans les autres une passion plus déshonneste, pour les plus vains et les plus impudiques d'entr'eux. L'Eglise est souvent le lieu où ils se

plaisent le mieux, parce qu'ils ne peuvent aller nulle part se faire voir avec plus de commodité et avec plus d'avantage; aussi des milliers n'y vont ils que pour voir et pour estre vûs. Si vous voulez en découvrir la vérité, attendez seulement que par la négligence de la couturière ou du tailleur, ou par quelqu'autre accident ou contretemps, il leur manque quelque chose dans leurs ajustements; et qu'ils soient obligés de demeurer dans leur maison, ou de paroître dans un habillement dont leur vanité pourroit souffrir ou du moins n'estre pas suffisamment flattée; et vous trouverez qu'ils resteront plustost chez eux pendant quinze jours que d'aller à l'Eglise.

Les plus scélérats, les plus abandonnés d'entre la populace, et ceux qui sont entièrement dépourvûs de sentiments de bonté et de vertu, peuvent pareillement estre attirés à l'Eglise par le zèle antichrétien et la langue [17 r°] pétulante des théologiens. Ils sont les fidèles satellites qui suivent en foule et entourent les boutefeux de chaque party. Leur plus grand plaisir est d'entendre tirer sur les autres, et malmener leurs supérieurs. C'est pourquoi quand un ministre leur favori charge de malédictions, accable d'invectives, et dénonce de la chaire avec clameur des damnations contre leurs antagonistes, pourquoy n'iroient ils pas plustost à un sermon dont ils sont seurs que le fiel ne tombera pas sur eux, qu'à un combat de taureaux où les assistants sont souvent en danger; ou pourquoy ne préféreroient ils pas l'Eglise, dans laquelle ils sont à l'abry du mauvais temps, au lieu du combat des dogues et des ours, où ils ne peuvent avoir que le mesme divertissement et où ils sont exposés à la pluye et étouffés de poussière?

Il ne faut pas estre fort difficile pour ne pas accorder à ces misérables un grand mérite, de ce qu'ils vont à l'Eglise; cependant il est remarquable que souvent, quand ils sont transportés de joye à la violence de la voix et du geste qui leur inspirent une haine mortelle contre ceux d'une opinion différente, plusieurs d'eux sont si aveugles sur leur propre état que d'imaginer qu'ils remplissent un devoir chrétien, tandis qu'ils ne font que céder à la noirceur et à la malignité de leurs cœurs.

On ne finiroit point si l'on voulait donner tous les exemples par lesquels on pourroit prouver que la pluspart des hommes, en se reposant trop sur les formes et sur la dévotion extérieure, mettent un mérite dans des choses qui n'en ont aucun. Ainsi, je ne diray rien de l'observation du Sabat, des aumones, et d'autres devoirs qui pourroient entrer dans cette classe; mais dans le reste de ce chapitre, je présenteray au lecteur deux ou trois portraits qui, je crois, aideront à confirmer ce que j'ay avancé jusqu'icy. Quant aux rites et aux cérémonies de culte extérieur, sur lesquels d'aucuns insistent trop rigidement, et que d'autres rejettent trop rudement; comme ils sont une des principales causes de nos querelles [17 v°], j'en parleray amplement dans la suite.

Horace étoit apprentif chez un commerçant accrédité, et n'avoit que dix neuf ans, quand il épousa une jeune créature belle et bien faite, la fille d'un voisin, laquelle avoit une fortune passable et étoit tombée amoureuse de luy. Il avoit toujours été fort exact, et étoit le meilleur serviteur que son maitre eut jamais eu, qui luy pardonnant cette faute lui donna son brevet; ainsi Horace se trouva travailler pour luy-mesme avant d'avoir vingt ans. Il n'y avoit guères plus de trois ans qu'il étoit marié, que sa femme mourut de consommation, ayant souvent fait des fausses couches, mais n'ayant jamais porté d'enfant à terme. Environ six mois après, Horace en prit une autre, qui étoit une fille de la campagne agée de quinze ans, et qui luy a apporté un bien fort honneste. Celle cy n'a point eu d'enfants jusqu'à l'age de vingt trois ans; mais depuis

elle en a eu presque toutes les années, et souvent deux à la fois. Elle est présentement grosse de près de sept mois. Elle aime tendrement son mary, et est une femme fort prudente. La petite vérole a été funeste pour leurs enfants, et de vingt qu'ils ont eu vivants, il ne leur en reste que neuf, six garçons et trois filles. Horace qui est présentement dans sa cinquantième année, a toujours été un homme très-entendu, faisant bien ses affaires, et a entretenu sa famille dans l'abondance. Il n'a jamais été yvrogne, et s'est toujours retiré à des heures réglées. Il est aimé de ses voisins, et a le caractère d'un homme bien-né. Il va assidument à l'Eglise, observe toutes les festes de l'année, et jamais ne mange de viande le vendredy. Pendant le Caresme dernier il s'en est abstenu ainsi que de vin, et il a passé la semaine sainte encore plus rigoureusement.

Horace n'avait jamais eu la moindre tache dans sa réputation, quand le jour de Pasques, tandis qu'il étoit allé à l'Eglise avec sa famille, habillé tout de neuf, l'impertinente curiosité d'une servante, qui étoit restée à la maison, fit une découverte fort désavantageuse pour luy. Comme il étoit toujours fort soigneux quand il changeoit d'habit, de prendre son portefeuille, son argent, et tout ce qu'il portoit sur luy; ainsi en s'habillant ce jour là, il prit [18 r°] tout ce qui étoit dans le justaucorps et la culotte qu'il avoit la veille, et crût avoir bien examiné partout. Mais, comme le malheur luy en voulait, il oublia de chercher dans la poche gauche d'une chemisette dont il se servoit rarement, où il avoit mis deux lettres, pour qu'elles fussent en sûreté et ne se melassent point avec d'autres papiers. L'une étoit le billet d'un fermier dans le Surrey, qui avoit soin de deux batards d'Horace; l'autre celuy d'une maitresse qui étoit preste d'accoucher. La servante les trouva en rangeant la chambre de son maitre. Elle eut assez de malice pour les montrer à la femme d'Horace, qui après en avoir leüe une à moitié, et luy ayant demandé comment elle les avoit eües, la replia, et sans regarder dans l'autre, les remit toutes les deux dans la mesme poche d'où elles avoient été ôtées. Le lendemain, elle congédia la servante, mais en paroissant de fort bonne humeur; et luy ayant payé ce qui lui étoit deu, elle luy donna trois guinées de gratiffication, exigeant d'elle la promesse de garder le secret sur ce qu'elle avoit veu. La femme d'Horace n'en a jamais ouvert la bouche, ny n'en a témoigné le moindre chagrin à son mary; mais la coquine de servante a manqué à sa parole, et la chose est connue, quoique non publiquement.

Il n'y a pas longtemps qu'un respectable théologien, qui est ami particulier d'Horace et a pour luy une grande estime, lui en ouvrit quelque chose, mais avec toute la précaution et toute la douceur imaginables. Horace avoüa tout, et prévint la réprimande qu'il prévoyoit, en parlant ainsi. La fragilité de la chair, dit il, est ce que jusqu'icy je n'ay pas été capable de surmonter; mais jamais je n'ay été coupable de prendre des plaisirs illicites, que quand ma femme étoit en couche, ou autrement indisposée; et personne n'a plus d'amour ou d'amitié pour une femme que je n'en ay pour elle. Je me suis examiné sur ce point très-sévèrement, continua t'il, et je suis bien assuré que si c'est un péché, il me sera pardonné; mais par nostre amitié je vous conjure de ne plus me parler de cela.

Horace a du bon sens, et s'est montré arbitre impartial dans cinquante disputes dont on l'a fait juge. N'est il pas étrange qu'un simple penchant ait [18 v°] tant de pouvoir sur la raison d'un homme, que de corrompre enfin malgré luy son jugement? Car qu'Horace prenne sa sécurité où il luy plaira, je suis certain qu'il ne la tient pas de l'Evangile, qu'il est un pécheur insigne, et qu'il ne peut se vanter de sa vertu chrétienne.

Il est presque toujours faux de juger des inclinations d'un homme par les péchés dont il est coupable. Des princes peuvent n'estre ny cruels ny avarés dans leur caractère, mesme quand ils sont causes de guerres, de

pilleries, et de ravages. Leur ambition les aveugle, ou les fait passer sur toutes les voyes qui la favorisent. Les personnes privées sont entraînés de la mesme manière dans le crime, elles commettent souvent des péchés avec répugnance, et consentent avec regret à ce que leur vice favori exige d'elles.

Emilie est pourvue de beaucoup d'esprit et de beauté, mais elle est d'un orgueilleux suffisant pour effacer l'un et l'autre. Elle est d'ailleurs de tout point accomplie, et sa prudence cache une grande partie de son foible. Elle a toujours haï le commerce des femmes, et cependant n'a pas montré d'entestement pour les hommes. Elle a été un modèle de modestie, et est restée vertueuse jusqu'à l'âge de vingt cinq ans; auquel temps, son père, qui était marchand, mourant insolvable, Emilie s'est trouvée à l'abandon. Deux mois après, elle accorde la dernière faveur à un Juif, et reçoit, marché fait, cinq cent livres sterlin. Bientost elle lui donne son congé, en admet un autre, et rabat de son prix. Elle a six gallants en moins d'un mois, et dans la demy-année Emilie devient une des courtisanes publiques de la ville. Comme elle a été bien élevée, qu'elle ne boit jamais à l'excès, et qu'elle n'est coupable d'autre crime que de prostitution, elle a eu de bonnes pratiques, et ne dépensant rien qu'aux meubles et aux habits nécessaires, elle a amassé de l'argent. Toute les femmes de sa profession la haïssoient, et elle les haïssoit encore plus. A trente trois ans, elle a eu une maladie qui l'a terriblement changée; sur quoy voyant que son métier ne luy produiroit plus rien, elle l'a quitté, et s'est retirée avec cinq mille livres sterlin en poche. Elle s'est éloignée de cent mille, a changé de nom, et a épousé un vieux chevalier qui avait peu [19 r°] ou rien, et qui luy a mangé la moitié de ce qu'elle avoit.

Il y a deux ans que son mary est mort, et Emilie a actuellement cinquante ans passés. Elle s'habille modestement, et se fait remarquer par son air grave. Elle a rompu maison, vit avec ménage, et s'est mise avec sa femme de chambre et son laquais en pension dans une famille très-rangée. Elle paraît fort dévote, ne manque jamais aux prières, et depuis quelques années n'a leu que de la théologie. Elle se plaît à la controverse, est très-bien versée dans l'histoire ecclésiastique, et est si bonne disputante, que personne aux environs n'est capable de lui tenir teste. Depuis qu'elle a quitté son premier métier, elle n'a commis aucun acte d'incontinence; mais comme elle ne commet plus rien de cette espèce, elle n'en passe seulement pas l'ombre dans les autres. Elle parle fort bien, et n'est pas un jour sans débiter des menteries sur sa naissance, sa famille, ou sur sa conduite pendant sa jeunesse. Elle n'a jamais eu d'enfants, et la haine qu'elle a pour les personnes de son sexe subsiste toujours, surtout pour celles qui ont du mérite. Elle est la femme du monde la plus censurante, et depuis dix sept ans qu'elle est dans le país, elle a rompu plus de vingt mariages qui en toute vraysemblance auroient été heureux, et ruiné plus de cinquante réputations qui ne le méritoient pas. Cependant elle est si circonspecte, si adroite dans ses insinuations, et ménage sa calomnie avec tant de dextérité, qu'elle n'a jamais été ouvertement découverte.

Emilie est renommée pour la sagesse et pour la piété. Le ministre de la paroisse l'élève aux nûes, mais dans son cœur il la craint. Un chacun l'admire, et en a peur; et nulle femme du país ne reçoit plus de marques de respect. Il y a six mois qu'elle fit son testament, par lequel elle laisse ce qu'elle a pour rebatir la face d'un petit hospital qui a peu de revenu, et est à un mille de l'endroit où elle vit. Sur le portique doit estre son effigie en pierre, avec une inscription au dessous de sa façon. Depuis qu'elle a formé ce dessein, elle visite souvent les pauvres habitants, auxquels elle donne ce qu'elle peut épargner, et qui en retour la prennent pour une sainte et chantent ses loüanges dans tout le país.

[19 v°] Ce qu'Emilie pense d'elle mesme, est digne de remarque. Elle est seure que sa prostitution n'a jamais eu pour cause la concupiscence, mais la nécessité; donc ce n'est pas un péché. Elle attribue le mal qu'elle fait par sa médisance, à son aversion pour le vice. Quand elle réfléchit sur le temps qu'elle passe à l'Eglise et dans la lecture, et puis qu'elle pense au testament qu'elle a fait, elle se flatte d'avoir rempli tous les devoirs d'une chrétienne, et que sa conscience est entièrement nette. N'est il pas étrange qu'Emilie, avec tout son esprit, ne se soit jamais soupçonnée d'être une méchante femme, et qu'elle ne sçache pas à cette heure que l'Envie et la Vanité sont ses vices favoris?

Tout le monde sait que l'hypocrisie est un beau dehors pour cacher les difformités du dedans, à dessein de surprendre et de tromper les autres. Mais quand les hommes sont bons, autant que sans l'assistance de la grace divine il est en leur pouvoir de l'estre, et qu'ils ne se montrent méchants que dans ce qui contrarie leur passion dominante; quand extérieurement ils paroissent honnestes-gens, et que cependant leur cœur est véritablement corrompu par ce seul péché qui, en dépit de leurs craintes et tous leurs souhaits, les gouverne, que devons nous dire d'eux? Car il est injuste d'appeler des gens, hypocrites, lorsqu'ils ne méditent aucun mauvais dessein, et que par leur beau dehors ils s'en imposent à eux-mesmes dix fois plus qu'ils n'en peuvent imposer aux autres qui ont quelque expérience. Ce que je dis sera mieux éclairé par l'exemple suivant.

Craton est un riche, ladre au dernier point, qui ne fait cas que de l'argent. Il est modeste dans ses habits, frugal dans ses repas; il fronde le luxe et les vices du temps. Nulle vertu n'est plus loüable à ses yeux que l'industrie, et il est ennemi mortel des gens dans la misère. Il sçait fort bien que l'usure et l'exaction sont de grands péchés dans un chrétien, et il ne nie pas qu'il n'en soit coupable quelquefois; mais il espère que Dieu luy pardonnera, et souhaite pouvoir détacher son cœur de ce monde pervers plus qu'il ne fait. Jamais il ne boit [20 r°] de vin ny aucune liqueur forte, et il n'y a point d'hermite qui pratique de plus grandes austérités. Si vous luy parlez de religion, il lève les yeux au ciel, et vous avoue qu'il est un gros pécheur. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il le dit sincèrement, avec les larmes aux yeux, et un soupir amer à presque chaque parole. En mesme temps, il est bourru avec sa femme, dur pour ses enfants, avantageux dans ses marchés, voisin litigieux, et n'a pas un amy dans le monde. Il appelle le culte de la cathédrale papisme; et le surplis est le vestement de la prostituée de Babylone; il paslit au son d'un orgue, et nul catholique ne peut avoir plus de superstition à observer les jours de festes qu'il n'en montre par son affectation à les dédaigner.

Il est rigide observateur du Sabat, ne manque jamais d'entendre deux longs sermons tous les dimanches, et à peine mange un morceau avant de souper. Il ne prend, ny ne souffre que personne de sa famille prenne la moindre récréation, mesme la plus innocente, ce jour-là. Ce qu'il a de temps de reste, est employé à lire l'Escriture ou quelqu'autre livre de dévotion; ou à demeurer assis les bras croisés, sans autre exercice que de jeter des regards pitoyables, de bâiller d'abord, et vers le soir de roupiller et de se trémousser alternativement sur sa chaise, sans prononcer une parole. Après soupé, il chante un pseume, dit ses prières et va se coucher le plus content du monde. Parfois il entre de luy mesme dans des enthousiasmes de joye, que ce misérable croît estre un signe infaillible de la faveur céleste, et regarde comme une récompense envoyée d'en haut à son ame, à cause de la vie réglée qu'il mène. Il imagine que l'observation du Sabat expie tout; car quoiqu'il ait peur de l'enfer plus que qui que ce soit, et que tant que la semaine est longue il

soit occupé à tromper et à attraper autant qu'il le peut sans encourir les peines de la loy; cependant il se flatte que la [20 v°] dévotion extérieure d'un seul jour sur sept, et son abstinence de tout ce que son avarice luy refuse, balanceront tous les comptes qu'il a à rendre.

Il y a quelque temps qu'ayant passé le Dimanche à son ordinaire, il vint chez lui le lendemain matin un petit artisan à qui il devoit dix francs depuis plusieurs mois, pour les luy demander. La femme de ce pauvre homme était en couche, et il ne sçavait où trouver un sol ailleurs. Craton lui répond froidement, Qu'il ne pouvoit jamais venir plus mal-à-propos; Que la moitié de cette somme n'étoit pas dans toute sa maison; Que luy mesme seroit obligé d'emprunter de l'argent dans le jour pour payer à la banque, dont tous les Directeurs étaient des fripons. L'artisan prie et supplie, et l'assure qu'il n'a été de sa vie dans une plus pressante nécessité; mais tout cela inutilement. Craton qui n'a de compassion que pour sa cassette, et sçait que l'ouvrier fait cas de sa pratique et ne voudrait pas le désobliger, le remet à quinzaine; et deux heures après preste à un mauvais garnement cinq cent livres sterlin à vingt pour cent d'intéret.

On ne luy a jamais entendu faire de serment; mais il a plus d'une fois suborné des témoins, et gagné par des présents un jurisconsulte pour ruiner un orphelin. Il connoit tout ce qu'il fait de mal; mais il dit que ce sont des fragilités humaines, et que nul homme n'est exempt de pécher. Après cela il recommence de propos délibéré le mesme train; et ainsi fait il depuis quarante ans, sans avoir jamais taché, pas mesme seulement avoir eu envie d'en changer. Cependant Craton passe généralement pour un homme religieux, et le progrès que fait son avarice est attribué par bien des gens à la sévérité de sa morale.